



LES LOUPS

DU BOIS DE BROËS

CETTE chasse mérite d'être signalée; elle eut lieu au bois ou aux environs du bois de Broës, à six kilomètres à l'ouest de Châteauneuf. Le valet de limier avait signalé deux très grands louvarts. Le troisième avait été pris très jeune par les hommes du pays.

Le premier jour, les piqueux, qui trouvaient des pieds partout, s'étaient acharnés sur le bois, mais n'avaient pas confiance dans le lancer; et pourtant il n'y avait aucune bonne demeure pour

des loups dans les environs, et même très loin de là.

Après conseil, on décide que sans sonner on va découpler trois chiens de rapprocher. Nous nous promenons en silence par les chemins, sûrs de nos chiens; et après la traversée de l'est à l'ouest, nous étions certains qu'il n'y avait pas de loups dans le bois; il s'y trouvait bien un certain nombre de chevreuils, mais ces chiens, qui ne connaissent que la voie du loup, n'avaient pas daigné s'en occuper. Naturellement, il y eut encore conseil après la chasse, et il fut décidé qu'un grand cercle, avec pointe dans toutes les directions, serait fait le lendemain par tous les piqueux.

Nous arrivons au rendez-vous à dix heures du matin; Charon, le premier, arrive un moment après. « J'ai trouvé, dit-il, et c'est drôle; en cinquante années de chasse au loup, je n'ai jamais vu cela;

j'ai eu tout simplement de la chance et c'est le vent et mon amour profond pour la pipe qui ont tout fait.

« Je commençais ma quête et je voulais m'abriter pour allumer ma pipe. Je m'approche d'un fossé qui séparait deux champs en culture, et après avoir réussi, levant la tête pour assurer le feu sur ma pipe, il me semble apercevoir sur le haut du fossé un écartement de végétations ; je grimpe et je vois un liteau spacieux.

« J'examine de plus près et je vois quelques poils ; pas de doute du loup. Ma besogne était tracée. Je prends une ligne droite dans la campagne ; mon chien prend chaudement une voie ; je l'arrête et je fais le grand cercle. Rien.....

« Un loup ou les deux loups sont là. Placez, Messieurs, toute la meute sur la lisière du bois de Broës, et faites-moi suivre d'un homme avec un chien d'attaque très gorgé ; je lancerai au trait avec

mon chien couchant, puis je ferai lâcher l'autre chien. »

Tout cela fut fait rapidement ; et une heure après le départ de Charon, nous découplions, à l'écoute du chien d'attaque, toute la meute qui rentrait à Broës, d'où le loup n'est pas sorti.

Il fut pris sous bois, mais laissé sur place. Car dès qu'on s'aperçut de la chose, les chiens furent rappelés vite : il était abominablement galeux et n'avait de poil d'une façon intermittente que sur la moitié du corps ; dans les parties galeuses, pas de poil, et où il y en avait, il était clair, hérissé, pour ainsi dire, avec des boutons purulents très nombreux.

Le lendemain nous cherchions l'autre. Il fut attaqué et pris de la même manière, seulement l'hallali eut lieu tout à fait à la lisière du bois, dans un large ruisseau.

Au moment où nous arrivions tous à la mort par toutes les issues que nous

pouvions trouver, nous entendons un coup de fusil ; comme nous chassions au fouet, le bruit nous parut extraordinaire, mais il n'en était pas moins réel, et au moment où dix ou douze cavaliers arrivaient en même temps au ruisseau, le fusil énorme, couleuvrine des siècles passés, fumait encore, et il y avait à l'eau un groupe où il était impossible de distinguer le loup au milieu des cinquante chiens.

L'homme à la patraque est cerné immédiatement par les chevaux, menacé de toutes les foudres, et finalement, à l'arrivée des piqueux, gardé à vue. On retire le loup et on écarte les chiens ; il était encore plus galeux que son compagnon de la même portée, et il ne possédait en fait de poil que deux mèches, une derrière chaque oreille ; c'est dans l'une d'elles que nous pûmes découvrir un des projectiles dont était chargé ce canon en mains.

C'était un bouton de guêtre creux en cuivre ; il s'était aplati là et il est probable que tous les autres avaient fait de même, car après un examen minutieux de tous les chiens devant le coupable, on ne constatait nulle part aucun mal.

Si son grand flingot avait été chargé, comme le font souvent les idiots de ce genre-là, avec des chevrotines, un coup de fusil au milieu de cette grappe compacte aurait certainement fait plusieurs victimes.

Nous primes immédiatement des témoins dans les villages voisins pour savoir exactement son nom et faire faire au besoin des poursuites contre lui, si on avait découvert plus tard des blessures sur les chiens.

Il n'en fut rien, et il en fut quitte pour la peur, qui peut-être l'avait rendu malade, car lorsque nous l'avions enfin laissé libre, il ressemblait à quelqu'un

qui n'y est plus du tout. La peur des fouets et des chevaux d'abord, et ensuite la perspective de payer plusieurs billets de mille francs, l'avaient rendu à peu près fou.

